



ceux du S.R.

Une méfiance la guinde, durait son regard.

— Je te jure Dieu que je ne mens pas, Gilles ! Suis-moi ! Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, suis-moi ! Par pitié, suis-moi ! Sans broncher à comprendre ! Prends mon bras ! Oui, comme cela.

Von Strammer voit les deux amants s'éloigner tendrement, côte à côte. Il se précipite à dix pas derrière eux. Ils marchent dans la Bugatti. L'auto démarre — la Mercedes suit. A neuf heures vingt minutes les deux voitures passent à l'octroi de Paris.

Maintenant, accélérateur à fond, c'est sur la route 7 la course romanesque par la nuit.

Dorothee Schmidt, quatre à quatre, a descendu l'escalier du « Grand Roi ». Elle se jette dans un taxi. Elle présente au chauffeur la carte où son nom est tracé, sous le chiffre convenu donné par le colonel Gueraud, l'adresse du S. R.

Dans la salle d'attente du bureau, au ministère, Dorothee va, vient, tourne,



Il regarde sa maîtresse, il ne pleure pas.

haletante ; elle gémit, rongé ses poings d'impatience.

Lantier, de garde ce soir-là, est allé prévenir l'officier de service :

— Mon capitaine, bougonne-t-il, il y a là une espèce de folle qui batifole en boche un tas de choses que je ne pige pas ! Elle fait un bouffon du diable ! Si vous voulez voir ça ? Vous qui savez l'allemand, vous comprendrez peut-être.

Intrigué, l'officier se hâte. Des qu'il parait, Dorothee se précipite vers lui. Elle se fait reconnaître, montre la carte du colonel. A mots galopants, d'une voix de démente, elle parle... Elle a terminé. Mains jointes, elle supplie :

— Vite ! Vite ! Il faut sauver le capitaine ! Chaque minute de retard peut le perdre ! Vite ! Vite !

L'officier comprend. Il saute sur le téléphone.

Alerté à son domicile particulier, le colonel Gueraud a aussitôt prévenu la Sûreté Générale.

Neuf heures trente ! — Sera-t-il temps encore ?

Sur les lignes télégraphiques, le long de cette même route où filent les deux voitures compliquées, court, invisible, un ordre qui les devance.

Les Morses, les Hughes, dans les bureaux de P. T. T., dans les permanences des commissariats, dans les postes de gendarmerie, cliquent ; les bandes se déroulent ; signes o. lettres s'inscrivent, sautent. Les appels téléphoniques carillonnent, les appareils répètent à des oreilles attentives l'ordre circulaire :

« Sûreté générale, Direction des recherches à toutes autorités de police. Extrême urgence. — Etablir barrage immédiat route 7. — Arrêter deux autos Mercedes IA 3264. — Bugatti R. D. 61421 venant de direction de Paris. — S'emparer des occupants. Rendre compte d'urgence. — Stop. »

Des agents, casque de moto en tête, enfourchent en hâte leur machine. Des moteurs pétaradent. Des traînées lumineuses galopent entre les peupliers, sur la piste noire des routes. Foncent dans la nuit. Des gendarmes sortent, bouillant en hâte leur tunique, traînant leur mousqueton par la bretelle. Des bras se lèvent, des falots oscillent, des cris montent, ici, là, au long de la Nationale 7.

— Halte-là !... Police !

Des autos stoppent en un piaillement de freins...

La Mercedes et la Bugatti ont traversé Fontainebleau en trombe. Kilomètre 42 !

Le cœur d'Erna bondit d'angoisse dans sa poitrine :

— J'arrête, Gilles... C'est de la folie ! Non ! Continue !... Pousse !

Le voix de Benoît sonne, tranquille, forte. Effrayant, ce calme à quelques minutes de la catastrophe fatale !

Le capitaine sait maintenant. L'espionne courbée sur son volant, les yeux braqués vers l'horizon noir que la Bugatti semble lâcher de l'éblouissante antenne de ses phares, lui a tout expliqué.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? a-t-il demandé. Je l'aurais fait boucler tout de suite, par le premier venu !

— Et de quel droit, Gilles ?... Il faut des preuves ! Des preuves ! Et nous n'en avons pas ! — Non, témoignage, à moi ? Une fille perdue ! Une espionne !... Sans valeur, hélas !

— Tu as raison, Rouls, ma petite !

Kilomètre 43. 44 !

Le compteur de « l'Éclaircie » moud les distances, en un synchronisme hallucinant avec le dispositif assésin qui tout à l'heure, va jouer... dans moins de 3.000 mètres !

Aux alentours, l'ombre danse, humide. Dans leur sillage, la Mercedes épiant la chute proche du corps de l'ennemi éjecté sur la route !

Kilomètre 45 !

Lorsque le compteur marquera 47, stoppe, Erna ! Et alors, ce sera la lutte avec l'autre, là, derrière nous...

— Tu es armé, Gilles ?

— Non.

— Il faut, lui, malheureux !

Soudain, là, à cent cinquante mètres en avant de la voiture, une rangée d'hommes en uniforme barre la route.

De l'acier lui sous le carrosse lumineux des phares. Deux feux balancés, des feux en jeu, des voix qu'une plus forte domine :

— Halte-là ! ou nous tirons !

Erna a frémi brutalement. Une embardée cahote la Bugatti. Derrière elle la Mercedes stoppe sur la gauche, huant de tous ses freins. Von Strammer met en marche ses freins. Il a vu le barrage, il veut faire demi-tour.

— Arrêtez-le !... Arrêtez-le !... C'est un espion !

Une voix de femme clame, aiguë, par la nuit. C'est Erna qui, ayant sauté hors de sa voiture, entraîne les gendarmes. Elle court à leur tête.

— Arrêtez-le !... Arrêtez-le !

La première, elle arrive contre la Mercedes. Von Strammer vient d'en descendre. L'ombre est partout, hors face aux deux capots qui, de leurs phares, éblouissent de jour le vert des frondaisons.

Dans cette nuit un éclair rouge, une détonation, un cri déchirant que double une insulte :

— Chiennes !

La première, elle arrive contre la Mercedes. Von Strammer vient d'en descendre. L'ombre est partout, hors face aux deux capots qui, de leurs phares, éblouissent de jour le vert des frondaisons.

Dans cette nuit un éclair rouge, une détonation, un cri déchirant que double une insulte :

— Chiennes !



M. Albert Lebrun sur la tombe du Soldat Inconnu

Paris, 1^{er}. — Aujourd'hui, à l'occasion de la Toussaint, de nombreuses cérémonies commémoratives ont eu lieu à Paris et dans la banlieue.

A 9 h. 30, le président de la République s'est rendu à l'Arc de Triomphe, où il a déposé une couronne sur la tombe du soldat inconnu. Après s'être recueilli quelques instants, M. Lebrun a passé en revue le détachement de la garde républicaine qui formait une haie d'honneur autour de la dalle sacrée et, à

Paris, 1^{er}. — Aujourd'hui, à l'occasion de la Toussaint, de nombreuses cérémonies commémoratives ont eu lieu à Paris et dans la banlieue.

A 9 h. 30, le président de la République s'est rendu à l'Arc de Triomphe, où il a déposé une couronne sur la tombe du soldat inconnu. Après s'être recueilli quelques instants, M. Lebrun a passé en revue le détachement de la garde républicaine qui formait une haie d'honneur autour de la dalle sacrée et, à

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

M. Labadie, président la première séance, qui a été consacrée à l'audition d'un rapport de M. Bonnier sur le plan et les équipes techniques.

Le rapporteur a recueilli de nombreux applaudissements, notamment lorsqu'il a fait allusion aux inutilités violentes de langage des révolutionnaires, violences que ceux-ci entretiennent, a dit M. Bonnier, parce qu'ils sont leur raison d'être.

Une discussion a suivi cet exposé. Elle a été close par M. Marcel Dask, qui a affirmé avec force qu'il faut choisir entre l'économie dirigée ou la mort.

Au cours de la séance de l'après-midi, le Congrès a entendu la lecture d'un rapport de M. Lafaye, député de la Gironde, sur l'activité du groupe parlementaire du parti.

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

M. Labadie, président la première séance, qui a été consacrée à l'audition d'un rapport de M. Bonnier sur le plan et les équipes techniques.

Le rapporteur a recueilli de nombreux applaudissements, notamment lorsqu'il a fait allusion aux inutilités violentes de langage des révolutionnaires, violences que ceux-ci entretiennent, a dit M. Bonnier, parce qu'ils sont leur raison d'être.

Une discussion a suivi cet exposé. Elle a été close par M. Marcel Dask, qui a affirmé avec force qu'il faut choisir entre l'économie dirigée ou la mort.

Au cours de la séance de l'après-midi, le Congrès a entendu la lecture d'un rapport de M. Lafaye, député de la Gironde, sur l'activité du groupe parlementaire du parti.

LES FÊTES DE LA TOUSSAINT DES CÉRÉMONIES DU SOUVENIR se sont déroulées, hier, dans toute la France notamment dans notre région

DANS TOUS LES CIMETIÈRES, UNE FOULE INNOMBRABLE N'A CESSÉ DE DÉFILER ET DE FLEURIR LES TOMBES OU REPOSER CEUX QUE LA MORT CRUELLE A RAISIN A L'AFFECTION DES LEURS

La Toussaint. En ce premier jour de novembre, un glas tonneur tinte et tombe lourdement sur les âmes douloureuses qui se souviennent. En longues théories graves et silencieuses, comme pleurées sous la douleur résignée, renouvelée chaque année, les foules citoyennes, comme les populations villageoises, quittent les vastes cités et les grandes fermes et les humbles chaumières et s'en vont vers les champs de repos apporter aux disparus l'hommage fleuri et le pieux souvenir des vivants.

Et tandis que chacun honore ainsi ses chers morts, des cérémonies officielles se déroulent partout où il s'agit de commémorer ceux-là qui sont tombés dans l'accomplissement de leur devoir, héros ou victimes de la méchanceté des hommes ou des caprices des éléments et qui ont mérité la reconnaissance et la pitié de leurs concitoyens.

A PARIS

M. Albert Lebrun sur la tombe du Soldat Inconnu

Paris, 1^{er}. — Aujourd'hui, à l'occasion de la Toussaint, de nombreuses cérémonies commémoratives ont eu lieu à Paris et dans la banlieue.

A 9 h. 30, le président de la République s'est rendu à l'Arc de Triomphe, où il a déposé une couronne sur la tombe du soldat inconnu. Après s'être recueilli quelques instants, M. Lebrun a passé en revue le détachement de la garde républicaine qui formait une haie d'honneur autour de la dalle sacrée et, à



M. Albert Lebrun déposant une gerbe de fleurs sur la tombe du Soldat Inconnu.

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

LE COUP DE THÉÂTRE DANS LE DRAME DE SAINT-HILAIRE

La suite de l'enquête devrait nous renseigner.

La descente du Parquet

Revenant d'Estrun, où ils avaient examiné les circonstances de la mort dramatique de l'adjoint au maire Edmond Bury, les membres du Parquet de Cambrai : M. Truffier, juge d'instruction ; M. Messon, procureur de la République ; Lemaitre, greffier, accompagnés de M. le docteur Timal, médecin légiste, et de M. Verquin, capitaine de gendarmerie, vinrent enquêter à Saint-Hilaire.

On sortit le corps de la maison mortuaire et c'est dans une grange-remise que fut pratiqué l'autopsie qui devait apporter des éléments très sérieux pour la suite de l'enquête.

Le mort portait en particulier, un amas de sang caillé à la base droite du cou. Sans que l'autopsie ait pu découvrir le point de griffe au cou et à la figure.

Pendant l'examen de M. le docteur Timal, M. Truffier interrogeait le fils de la victime, qui déclara-t-il étonné ? Le magistrat en respecta le secret pour les besoins de son instruction. Nous devons supposer toutefois que les explications qu'il nous fournit jeudi soir lors de notre enquête, et qui seront vraisemblablement vérifiées par les enquêteurs.

Cependant, face à la maison et tragique, une foule d'une centaine de personnes était amassée, commentant les événements de la matinée, entourant beaucoup ceux qui eussent pu savoir quelque chose.

Une déclaration du garde champêtre

Le garde champêtre, M. Malraux, qui est un des premiers sur la scène de la mort d'Edmond Bury, nous dit :

« Je suis allé prévenir le docteur Toulotte après avoir été avisé par Augustin

A ARRAS

Par une tiède journée automnale la foule respectueuse et pieuse des pèlerins du souvenir n'a fait que jalouer le chemin qui mène au cimetière pendant toute la journée du 1^{er} novembre.

Les bras chargés de chrysanthèmes pour la plupart blanches les parents qui se souviennent sont allés fleurir les tombes de leurs chers disparus.

Du plus humble au plus riche chacun a pris la route qui mène à l'égalité éternelle pour se rappeler le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Ce geste annuel, ce jour du symbole de la mémoire des morts marque plus encore dans le cœur qui se souvient que dans ce geste rituel qui l'accompagne.

Tôt le matin, la foule des pèlerins du souvenir n'a cessé de pénétrer dans la nécropole embaumée des effluves de fleurs hivernales et illuminée des traditionnelles bougies à la flamme vacillante et qui s'éteint comme s'éteint la vie, le moment, doucement.

Les sociétés locales ont profité de ce jour pour aller sur la tombe des membres fauchés par la mort jamais insouvenable.

Le matin la Compagnie des Sapeurs-Pompiers, la Société de Gymnastique, l'après-midi le Cercle Républicain, les Associations d'A. C. Souvenir Français et autres allèrent au recueillir devant les tombes des morts inoubliés.

La nuit vint vite recouvrir de son noir linéol tout ce que de fleurs et la cité de l'éternel silence.

A BETHUNE

Comme de coutume, la fête du Souvenir a été célébrée avec calme et recueillement à Hazebroeck.

Aucune cérémonie officielle n'a eu lieu, celle-ci étant réservée pour le 11 novembre, jour anniversaire de l'Armistice.

Les visiteurs, par milliers se rendirent aux cimetières et se recueillirent un moment sur la tombe de leurs chers disparus.

Les nécropoles formaient un véritable parterre de fleurs ; les tombes des soldats n'avaient pas été oubliées ; l'effluve des tombes avait un air de fête et leur uniformité formait un ensemble impressionnant.

Cette journée a été favorisée par un beau temps et une température relativement douce.

A LENS

La Toussaint a bénéficié d'un temps superbe malgré le vent qui soufflait assez fort. De nombreuses personnes se sont rendues dans les différents cimetières de la ville, dont la toilette avait été faite durant toute la semaine.

La municipalité fit déposer une couronne dans chaque cimetière. Les A. C. fleurirent les tombes des militaires, et aussi celle de M. Alexandre Mastin, leur regretté vice-président.

Dans le reste de la France

Paris, 1^{er}. — De nombreuses dépêches de province signalent que les cérémonies de la Toussaint se sont déroulées dans le calme et le recueillement.

A MARSEILLE, les anciens combattants, les victimes de la guerre se sont rendus à la crypte du cimetière St-Pierre et les syndicats maritimes d'officiers et de marins sont allés en cortège déposer des fleurs au pied du monument élevé au Pharo aux morts de la mer.

A TOULON, des cortèges d'associations patriotiques et de groupements d'anciens combattants se sont rendus au cimetière central où ils ont déposé des fleurs.

Au HAVRE, la Municipalité a déposé des fleurs sur les tombes des soldats français et alliés.

A BORDAUX, des cérémonies du souvenir se sont déroulées en présence d'une foule considérable. Des cortèges se sont rendus dans les divers cimetières où ils ont déposé des couronnes et des fleurs. De nombreuses connaissances assistaient à ces cérémonies.

LE CONGRÈS DU PARTI SOCIALISTE DE FRANCE

Il s'est ouvert, hier, à Pantin

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

M. Labadie, président la première séance, qui a été consacrée à l'audition d'un rapport de M. Bonnier sur le plan et les équipes techniques.

Le rapporteur a recueilli de nombreux applaudissements, notamment lorsqu'il a fait allusion aux inutilités violentes de langage des révolutionnaires, violences que ceux-ci entretiennent, a dit M. Bonnier, parce qu'ils sont leur raison d'être.

Une discussion a suivi cet exposé. Elle a été close par M. Marcel Dask, qui a affirmé avec force qu'il faut choisir entre l'économie dirigée ou la mort.

Au cours de la séance de l'après-midi, le Congrès a entendu la lecture d'un rapport de M. Lafaye, député de la Gironde, sur l'activité du groupe parlementaire du parti.

LES AVENTURES DE « KID L'ESPÈGLE »

Le foule se massait à la porte de la ferme. Dans la cour, auprès des parents éplorés, se tenait un groupe d'amis. Boudouin ou vit arriver escorté de gendarmes, Armand Brunel, que M. le juge Truffier amenait pour la reconstitution.

Des cris de « Assassin ! A mort ! » fusèrent. M. le capitaine de gendarmerie Verquin imposa aussitôt le calme aux manifestants.

Pâle, défait, Armand Brunel entra dans l'écurie où se déroula le drame.

LE COUP DE THÉÂTRE DANS LE DRAME DE SAINT-HILAIRE

La suite de l'enquête devrait nous renseigner.

La descente du Parquet

Revenant d'Estrun, où ils avaient examiné les circonstances de la mort dramatique de l'adjoint au maire Edmond Bury, les membres du Parquet de Cambrai : M. Truffier, juge d'instruction ; M. Messon, procureur de la République ; Lemaitre, greffier, accompagnés de M. le docteur Timal, médecin légiste, et de M. Verquin, capitaine de gendarmerie, vinrent enquêter à Saint-Hilaire.

On sortit le corps de la maison mortuaire et c'est dans une grange-remise que fut pratiqué l'autopsie qui devait apporter des éléments très sérieux pour la suite de l'enquête.

Le mort portait en particulier, un amas de sang caillé à la base droite du cou. Sans que l'autopsie ait pu découvrir le point de griffe au cou et à la figure.

Pendant l'examen de M. le docteur Timal, M. Truffier interrogeait le fils de la victime, qui déclara-t-il étonné ? Le magistrat en respecta le secret pour les besoins de son instruction. Nous devons supposer toutefois que les explications qu'il nous fournit jeudi soir lors de notre enquête, et qui seront vraisemblablement vérifiées par les enquêteurs.

Cependant, face à la maison et tragique, une foule d'une centaine de personnes était amassée, commentant les événements de la matinée, entourant beaucoup ceux qui eussent pu savoir quelque chose.

Une déclaration du garde champêtre

Le garde champêtre, M. Malraux, qui est un des premiers sur la scène de la mort d'Edmond Bury, nous dit :

« Je suis allé prévenir le docteur Toulotte après avoir été avisé par Augustin

A ARRAS

Par une tiède journée automnale la foule respectueuse et pieuse des pèlerins du souvenir n'a fait que jalouer le chemin qui mène au cimetière pendant toute la journée du 1^{er} novembre.

Les bras chargés de chrysanthèmes pour la plupart blanches les parents qui se souviennent sont allés fleurir les tombes de leurs chers disparus.

Du plus humble au plus riche chacun a pris la route qui mène à l'égalité éternelle pour se rappeler le souvenir de ceux qui ne sont plus.

Ce geste annuel, ce jour du symbole de la mémoire des morts marque plus encore dans le cœur qui se souvient que dans ce geste rituel qui l'accompagne.

Tôt le matin, la foule des pèlerins du souvenir n'a cessé de pénétrer dans la nécropole embaumée des effluves de fleurs hivernales et illuminée des traditionnelles bougies à la flamme vacillante et qui s'éteint comme s'éteint la vie, le moment, doucement.

Les sociétés locales ont profité de ce jour pour aller sur la tombe des membres fauchés par la mort jamais insouvenable.

Le matin la Compagnie des Sapeurs-Pompiers, la Société de Gymnastique, l'après-midi le Cercle Républicain, les Associations d'A. C. Souvenir Français et autres allèrent au recueillir devant les tombes des morts inoubliés.

La nuit vint vite recouvrir de son noir linéol tout ce que de fleurs et la cité de l'éternel silence.

A BETHUNE

Comme de coutume, la fête du Souvenir a été célébrée avec calme et recueillement à Hazebroeck.

Aucune cérémonie officielle n'a eu lieu, celle-ci étant réservée pour le 11 novembre, jour anniversaire de l'Armistice.

Les visiteurs, par milliers se rendirent aux cimetières et se recueillirent un moment sur la tombe de leurs chers disparus.

Les nécropoles formaient un véritable parterre de fleurs ; les tombes des soldats n'avaient pas été oubliées ; l'effluve des tombes avait un air de fête et leur uniformité formait un ensemble impressionnant.

Cette journée a été favorisée par un beau temps et une température relativement douce.

A LENS

La Toussaint a bénéficié d'un temps superbe malgré le vent qui soufflait assez fort. De nombreuses personnes se sont rendues dans les différents cimetières de la ville, dont la toilette avait été faite durant toute la semaine.

La municipalité fit déposer une couronne dans chaque cimetière. Les A. C. fleurirent les tombes des militaires, et aussi celle de M. Alexandre Mastin, leur regretté vice-président.

Dans le reste de la France

Paris, 1^{er}. — De nombreuses dépêches de province signalent que les cérémonies de la Toussaint se sont déroulées dans le calme et le recueillement.

A MARSEILLE, les anciens combattants, les victimes de la guerre se sont rendus à la crypte du cimetière St-Pierre et les syndicats maritimes d'officiers et de marins sont allés en cortège déposer des fleurs au pied du monument élevé au Pharo aux morts de la mer.

A TOULON, des cortèges d'associations patriotiques et de groupements d'anciens combattants se sont rendus au cimetière central où ils ont déposé des fleurs.

Au HAVRE, la Municipalité a déposé des fleurs sur les tombes des soldats français et alliés.

A BORDAUX, des cérémonies du souvenir se sont déroulées en présence d'une foule considérable. Des cortèges se sont rendus dans les divers cimetières où ils ont déposé des couronnes et des fleurs. De nombreuses connaissances assistaient à ces cérémonies.

LE CONGRÈS DU PARTI SOCIALISTE DE FRANCE

Il s'est ouvert, hier, à Pantin

Paris, 1^{er}. — Ce matin ont commencé, dans la salle des fêtes de la municipalité de Pantin, les travaux du Congrès des socialistes de France. La durée prévue du Congrès est de deux jours.

M. Labadie, président la première séance, qui a été consacrée à l'audition d'un rapport de M. Bonnier sur le plan et les équipes techniques.

Le rapporteur a recueilli de nombreux applaudissements, notamment lorsqu'il a fait allusion aux inutilités violentes de langage des révolutionnaires, violences que ceux-ci entretiennent, a dit M. Bonnier, parce qu'ils sont leur raison d'être.

Une discussion a suivi cet exposé. Elle a été close par M. Marcel Dask, qui a affirmé avec force qu'il faut choisir entre l'économie dirigée ou la mort.

Au cours de la séance de l'après-midi, le Congrès a entendu la lecture d'un rapport de M. Lafaye, député de la Gironde, sur l'activité du groupe parlementaire du parti.

LES AVENTURES DE « KID L'ESPÈGLE »

Le foule se massait à la porte de la ferme. Dans la cour, auprès des parents éplorés, se tenait un groupe d'amis. Boudouin ou vit arriver escorté de gendarmes, Armand Brunel, que M. le juge Truffier amenait pour la reconstitution.

Des cris de « Assassin ! A mort ! » fusèrent. M. le capitaine de gendarmerie Verquin imposa aussitôt le calme aux manifestants.

Pâle, défait, Armand Brunel entra dans l'écurie où se déroula le drame.

haletante ; elle gémit, rongé ses poings d'impatience.

Lantier, de garde ce soir-là, est allé prévenir l'officier de service :

— Mon capitaine, bougonne-t-il, il y a là une espèce de folle qui batifole en boche un tas de choses que je ne pige pas ! Elle fait un bouffon du diable ! Si vous voulez voir ça ? Vous qui savez l'allemand, vous comprendrez peut-être.

Intrigué, l'officier se hâte. Des qu'il parait, Dorothee se précipite vers lui. Elle se fait reconnaître, montre la carte du colonel. A mots galopants, d'une voix de démente, elle parle... Elle a terminé. Mains jointes, elle supplie :

— Vite ! Vite ! Il faut sauver le capitaine ! Chaque minute de retard peut le perdre ! Vite ! Vite !

L'officier comprend. Il saute sur le téléphone.

Alerté à son domicile particulier, le colonel Gueraud a aussitôt prévenu la Sûreté Générale.

Neuf heures trente ! — Sera-t-il temps encore ?

Sur les lignes télégraphiques, le long de cette même route où filent les deux voitures compliquées, court, invisible, un ordre qui les devance.

Les Morses, les Hughes, dans les bureaux de P. T. T., dans les permanences des commissariats, dans les postes de gendarmerie, cliquent ; les bandes se déroulent ; signes o. lettres s'inscrivent, sautent. Les appels téléphoniques carillonnent, les appareils répètent à des oreilles attentives l'ordre circulaire :

« Sûreté générale, Direction des recherches à toutes autorités de police. Extrême urgence. — Etablir barrage immédiat route 7. — Arrêter deux autos Mercedes IA 3264. — Bugatti R. D. 61421 venant de direction de Paris. — S'emparer des occupants. Rendre compte d'urgence. — Stop. »

Des agents, casque de moto en tête, enfourchent en hâte leur machine. Des moteurs pétaradent. Des traînées lumineuses galopent entre les peupliers, sur la piste noire des routes. Foncent dans la nuit. Des gendarmes sortent, bouillant en hâte leur tunique, traînant leur mousqueton par la bretelle. Des bras se lèvent, des falots oscillent, des cris montent, ici, là, au long de la Nationale 7.

— Halte-là !... Police !

Des autos stoppent en un piaillement de freins...

La Mercedes et la Bugatti ont traversé Fontainebleau en trombe. Kilomètre 42 !

Le cœur d'Erna bondit d'angoisse dans sa poitrine :

— J'arrête, Gilles... C'est de la folie ! Non ! Continue !... Pousse !

Le voix de Benoît sonne, tranquille, forte. Effrayant, ce calme à quelques minutes de la catastrophe fatale !

Le capitaine sait maintenant. L'espionne courbée sur son volant, les yeux braqués vers l'horizon noir que la Bugatti semble lâcher de l'éblouissante antenne de ses phares, lui a tout expliqué.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? a-t-il demandé. Je l'aurais fait boucler tout de suite, par le premier venu !

— Et de quel droit, Gilles ?... Il faut des preuves ! Des preuves ! Et nous n'en avons pas ! — Non, témoignage, à moi ? Une fille perdue ! Une espionne !... Sans valeur, hélas !

— Tu as raison, Rouls, ma petite !

Kilomètre 43. 44 !

Le compteur de « l'Éclaircie » moud les distances, en un synchronisme hallucinant avec le dispositif assésin qui tout à l'heure, va jouer... dans moins de 3.000 mètres !

Aux alentours, l'ombre danse, humide. Dans leur sillage, la Mercedes épiant la chute proche du corps de l'ennemi éjecté sur la route !

Kilomètre 45 !

Lorsque le compteur marquera 47, stoppe, Erna ! Et alors, ce sera la lutte avec l'autre, là, derrière nous...

— Tu es armé, Gilles ?

— Non.

— Il faut, lui, malheureux !

Soudain, là, à cent cinquante mètres en avant de la voiture, une rangée d'hommes en uniforme barre la route.

haletante ; elle gémit, rongé ses poings d'impatience.

Lantier, de garde ce soir-là, est allé prévenir l'officier de service :

— Mon capitaine, bougonne-t-il, il y a là une espèce de folle qui batifole en boche un tas de choses que je ne pige pas ! Elle fait un bouffon du diable ! Si vous voulez voir ça ? Vous qui savez l'allemand, vous comprendrez peut-être.

Intrigué, l'officier se hâte. Des qu'il parait, Dorothee se précipite vers lui. Elle se fait reconnaître, montre la carte du colonel. A mots galopants, d'une voix de démente, elle parle... Elle a terminé. Mains jointes, elle supplie :

— Vite ! Vite ! Il faut sauver le capitaine ! Chaque minute de retard peut le perdre ! Vite ! Vite !

L'officier comprend. Il saute sur le téléphone.

Alerté à son domicile particulier, le colonel Gueraud a aussitôt prévenu la Sûreté Générale.

Neuf heures trente ! — Sera-t-il temps encore ?

Sur les lignes télégraphiques, le long de cette même route où filent les deux voitures compliquées, court, invisible, un ordre qui les devance.

Les Morses, les Hughes, dans les bureaux de P. T. T., dans les permanences des commissariats, dans les postes de gendarmerie, cliquent ; les bandes se déroulent ; signes o. lettres s'inscrivent, sautent. Les appels téléphoniques carillonnent, les appareils répètent à des oreilles attentives l'ordre circulaire :

« Sûreté générale, Direction des recherches à toutes autorités de police. Extrême urgence. — Etablir barrage immédiat route 7. — Arrêter deux autos Mercedes IA 3264. — Bugatti R. D. 61421 venant de direction de Paris. — S'emparer des occupants. Rendre compte d'urgence. — Stop. »

Des agents, casque de moto en tête, enfourchent en hâte leur machine. Des moteurs pétaradent. Des traînées lumineuses galopent entre les peupliers, sur la piste noire des routes. Foncent dans la nuit. Des gendarmes sortent, bouillant en hâte leur tunique, traînant leur mousqueton par la bretelle. Des bras se lèvent, des falots oscillent, des cris montent, ici, là, au long de la Nationale 7.

— Halte-là !... Police !

Des autos stoppent en un piaillement de freins...

La Mercedes et la Bugatti ont traversé Fontainebleau en trombe. Kilomètre 42 !

Le cœur d'Erna bondit d'angoisse dans sa poitrine :

— J'arrête, Gilles... C'est de la folie ! Non ! Continue !... Pousse !

Le voix de Benoît sonne, tranquille, forte. Effrayant, ce calme à quelques minutes de la catastrophe fatale !

Le capitaine sait maintenant. L'espionne courbée sur son volant, les yeux braqués vers l'horizon noir que la Bugatti semble lâcher de l'éblouissante antenne de ses phares, lui a tout expliqué.

— Pourquoi ne pas m'avoir dit cela plus tôt ? a-t-il demandé. Je l'aurais fait boucler tout de suite, par le premier venu !

— Et de quel droit, Gilles ?... Il faut des preuves ! Des preuves ! Et nous n'en avons pas ! — Non, témoignage, à moi ? Une fille perdue ! Une espionne !... Sans valeur, hélas !

— Tu as raison, Rouls, ma petite !

Kilomètre 43. 44 !

Le compteur de « l'Éclaircie » moud les distances, en un synchronisme hallucinant avec le dispositif assésin qui tout à l'heure, va jouer... dans moins de 3.000 mètres !

Aux alentours, l'ombre danse, humide. Dans leur sillage, la Mercedes épiant la chute proche du corps de l'ennemi éjecté sur la route !

Kilomètre 45 !

Lorsque le compteur marquera 47, stoppe, Erna ! Et alors, ce sera la lutte avec l'autre, là, derrière nous...

— Tu es armé, Gilles ?

— Non.

— Il faut, lui, malheureux !

Soudain, là, à cent cinquante mètres en avant de la voiture, une rangée d'hommes en uniforme barre la route.

